

Mots. Les langages du politique

75 (2004)

Émotion dans les médias

Pierre Fiala

Marie-Anne Paveau et Georges-Elia Sarfati, *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pierre Fiala, « Marie-Anne Paveau et Georges-Elia Sarfati, *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 75 | 2004, mis en ligne le 23 avril 2008.

URL : <http://mots.revues.org/3503>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ENS Éditions

<http://mots.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://mots.revues.org/3503>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

Marie-Anne Paveau et Georges-Elia Sarfati
Les grandes théories de la linguistique.
De la grammaire comparée à la pragmatique.
2003, Paris, Armand Colin (U), 256 pages.

Il manquait en France depuis plusieurs années un manuel de linguistique qui offrît aux étudiants de linguistique générale et de linguistique française une synthèse accessible et cohérente sur le plan historique et épistémologique. L'économie des onze chapitres de cet ouvrage, qu'on peut répartir en trois parties à peu près égales, met clairement en évidence le projet de ses auteurs, tout comme sa bibliographie et son index des noms.

Dans les trois premiers chapitres, substantiels, consacrés à l'émergence et l'extension au 19^e siècle du comparatisme historique, ils procèdent d'abord à un retour aux sources théoriques de la linguistique contemporaine. Rappelant les étapes décisives du développement de la grammaire comparée en Europe du Nord (Schlegel, Rask, Grimm, Bopp, Schleicher, Verner, Ostoff, Paul) et de l'anthropologie linguistique (Humboldt), les auteurs en décrivent les prolongements aux États-Unis, donnant aux vues généralisantes de Whitney toute l'importance qu'elles méritent. Ils soulignent les débats théoriques qui s'élaborent à la fin du siècle sur la nature des lois phonétiques et les facteurs du changement linguistique, débats qui président à la naissance de la jeune Société linguistique de Paris, creuset de la discipline et de ses théories générales. Ils décrivent la réception en France de ces diverses théories, le développement, à côté des études orientalistes – sémitiques, indianistes, chinoises –, de la phonétique historique, de la géographie linguistique, de la dialectologie, bref des études romanes de Gaston Paris, de la « romanistique » comme les désigne un titre (p. 42), qui use d'un néologisme apparu au 20^e siècle. Si l'exposé sous-estime un peu l'influence de la grammaire générale et des Lumières, il illustre bien l'ancrage de la linguistique moderne dans le comparatisme européen et les apports originaux de la réflexion française : le développement de l'histoire des mots (Darmesteter) et des significations (Bréal), des conditions sociales (Meillet), anthropologiques et psychologiques du langage (Henri), insistant sur le fait que celui-ci échappe largement à la conscience humaine. La grande entreprise sociohistorique de Ferdinand Brunot sur l'évolution interne et externe de la langue française aurait pu trouver là une mention justifiée, comme foyer de réflexion sur les rapports entre le langage et l'histoire.

Les quatre chapitres suivants, peu ou prou, sont liés à Saussure envisagé comme père emblématique du structuralisme, qu'il soit anthropologique, philosophique, psychanalytique, sémiotique ou simplement fonctionnaliste. Son œuvre, ou plutôt la nébuleuse constituée par les multiples lectures et relectures

du palimpseste primitif, est moins envisagée par les auteurs comme une synthèse réflexive et généralisante de l'empirisme comparatiste que comme le point de rupture avec celui-ci, instituant au début du 20^e siècle la linguistique en tant que paradigme et, pour ainsi dire, norme de la modernité dans les sciences humaines, redéfinissant de façon restrictive son objet, son domaine, ses limites, ses instruments, ses méthodes. Après avoir exposé clairement les concepts de la vulgate saussurienne et rappelé la première réception, plutôt mitigée, du *Cours de linguistique générale*, dont seul Bloomfield aurait reconnu le caractère profondément novateur (p. 83), les auteurs s'attachent aux développements francophones du saussurisme, de Bally à Tesnière, en passant par Guillaume, aucune de ces trois figures ne s'étant en fait profondément inspirée du saussurisme. Deux chapitres consacrés aux fonctionnalismes retracent ensuite avec précision l'histoire européenne de la phonologie du Cercle de Prague (Troubetzkoï, Jakobson), de la glossématique danoise (Hjelmslev), et des fonctionnalismes allemand (Bühler), anglais (Halliday) et français (Martinet).

On sera surpris, en revanche, si l'on continue à penser que le milieu du 20^e siècle, avec les travaux de Harris et de Chomsky, a ouvert une phase décisive dans les sciences du langage, celle d'une modélisation effective et d'une inscription possible dans les technologies informatiques et les problématiques cognitives, de voir évoqués en un seul chapitre, intercalé, les « formalismes » linguistiques, du descriptivisme bloomfieldien au générativisme chomskien, en passant par le distributionalisme (Harris, Gross) et la tagmémique (Pike). On y trouvera néanmoins un résumé synthétique gardant toute sa clarté, même si les exemples sont ici réduits au minimum.

Sous les étiquettes de linguistiques énonciatives, discursives et pragmatiques, trois chapitres occupent le dernier tiers du volume. Ils présentent les prolongements théoriques récents de propositions énoncées dans la seconde moitié du 20^e siècle, souvent en contrepoint au structuralisme saussurien et aux divers formalismes alors dominants. Placées sous la multipaternité de Bakhtine, Bally, Jakobson, mais surtout Benveniste, l'énonciation et ses multiples déterminations intra- et extralinguistiques sont exposées à l'aide des synthèses qu'en a fournies Catherine Kerbrat-Orecchioni et des développements théoriques bien distincts qu'en ont tirés Oswald Ducrot dans sa pragmatique linguistique et Antoine Culioli dans ses éléments de sémantique formelle. Le chapitre sur les approches discursives revient sur les notions incontournables de textualité, de genre et de conditions de production, qu'on les aborde à travers la sémiotique littéraire barthésienne, la sémantique greimassienne, l'analyse du discours harrissienne, assortie ou non des principes althussériens ou foucaaldiens, mais aussi à travers les approches argumentatives, lexicologiques, lexicométriques ou la linguistique textuelle adamiennne. Les synthèses de Jean-Michel Adam, mais celles aussi de Dominique

Maingueneau, et les travaux de François Rastier permettent de tracer les origines et les perspectives de ce domaine riche d'avenir et parfois sous-évalué sur le plan théorique. Enfin les approches pragmatiques, leurs filiations logiques et philosophiques, leurs développements cognitivistes et les débats qui les animent conduisent à s'interroger sur les limites du domaine de la linguistique théorique. L'un des auteurs a d'ailleurs consacré à cela un exposé récent¹.

On partagera pleinement les positions des auteurs quand ils rappellent en conclusion leur volonté et leur espoir d'avoir offert un cheminement pédagogique permettant d'explorer quelques-uns des mythes fondateurs de la linguistique, au premier chef la rupture saussurienne et ses conséquences épistémologiques, et d'avoir pu ainsi soulever quelques questions sur les enjeux entourant la naissance et le renouvellement des théories. Une sociologie des connaissances pourrait trouver là matière à approfondissement. Les premières introductions des années 1970, de Mounin (1967, 1972), Lepschy (1978) ou Leroy (1980), indigentes et datées, et les traductions des manuels anglo-saxons, de plus vaste ampleur, Robins (1967, 1976), Gleason (1961, 1968), Lyons (1968, 1970), avaient fait leur temps éditorial. Les présentations encyclopédiques (Aurox *et alii*, 1990-2000) et des publications françaises plus récentes (Fuchs-Le Goffic, 1975, réédition 1992, Malmberg, 1990, Bergounioux, 1994, précieux pour les extraits commentés) ne répondent pas toujours à une présentation pédagogique, générale et articulée. Tous ces ouvrages sont néanmoins largement utilisés et mentionnés par les auteurs.

Peut-être regrettera-t-on que le cheminement à travers un exposé riche de références et de citations, limité forcément en exemples, n'ait pas fait étape auprès de quelques références théoriques importantes, par exemple, pour s'en tenir au champ français, l'approche clinique de Damourette et Pichon dans l'entre-deux-guerres, plus tard les postulats anti-saussuriens de la praxématique, la sociolinguistique et les réflexions sur l'oralité développées dans le cadre du GARS à Aix, ou par ailleurs les propositions fondamentales avancées par Jean-Claude Milner pour une « science du langage »². Mais on sait que nul panorama n'appréhende l'ensemble d'un paysage et que souvent tel petit mont trop proche ou aux allures altières dérobe à la vue de plus beaux sommets. On s'étonnera aussi alors – mais pas trop hélas – que les « grandes théories linguistiques » soient toutes attachées à des noms masculins et que les noms féminins soient plutôt liés aux synthèses et aux commentaires.

En tout cas, bel exemple d'écriture mixte, toujours limpide et accessible, le « Paveau-Sarfati » peut désormais servir de manuel de référence. L'idéal sera de

1. G.-É. Sarfati, 2002, *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan.

2. J.-C. Milner, 1989, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil.

l'accompagner de la lecture du petit essai épistémologique suggestif de Robert Martin³, d'une bonne présentation de la linguistique actuelle⁴, de recueils collectifs récents sur le langage⁵, sur les corpus⁶, voire du *Grand livre de la langue française*⁷. La diversité de ces récentes introductions aux sciences du langage suffirait à montrer que si des langues continuent à mourir (tandis qu'apparaissent sans cesse de nouveaux usages, de nouveaux dialectes, voire des langues nouvelles ou prétendues telles), la linguistique, elle, n'est pas morte. Les débats qui l'animent en France sont plus vivants que jamais.

Pierre Fiala

Laurence Rosier et Philippe Ernotte

Le lexique clandestin. La dynamique sociale des insultes et appellatifs à Bruxelles, 2000 ; Bruxelles, ministère de la Communauté française, Duculot (Français et Société, n° 12), 66 pages.

La collection belge Français et Société propose des travaux sur le rapport entre le langagier et le social (le n° 10 par exemple, sur la féminisation des noms de métier, est une des meilleures synthèses qui existent sur la question⁸).

Le travail de Laurence Rosier et Philippe Ernotte sur le lexique clandestin bruxellois est une exploration de ce que les auteurs appellent « l'assignation identitaire » (p. 3). Ils se placent dans la lignée des travaux de Louis Althusser, au prix sans doute d'une exportation que d'aucuns pourront contester, puisque l'on sait que le philosophe ne pensait pas tant les pratiques et les dynamiques sociales que les relations structurales entre appareils. S'inscrivant dans la perspective de l'analyse du discours, ils souhaitent contribuer à l'étude de la « genèse linguistique des identités sociales » (p. 6). D'où cette enquête sur les injures et appellatifs qui constituent l'identité de l'individu en discours, dans la clandestinité de la réception puisque « tout terme peut, à un moment donné, devenir injurieux pour celui qui le ressentira comme tel, [...] tout mot est en puissance une insulte » (p. 4). C'est en effet « la dimension sociale variable des énoncés

3. R. Martin, 2002, *Comprendre la linguistique*, Paris, PUF (Quadrige).

4. A. Auchlin et J. Moeschler, 2000, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin.

5. Collectif, 2001, *Le Langage. Nature, histoire et usage*, Paris, Éditions Sciences humaines.

6. M. Bilger (éd.), 2000, *Corpus. Méthodologie et applications linguistiques*, Paris, Champion.

7. M. Yaguello (dir.), 2003, *Le grand livre de la langue française*, Paris, Seuil.

8. P. Bouchard *et al.*, 1999, *La féminisation des noms de métier, fonctions, grades ou titres*, Bruxelles, ministère de la Communauté française, Duculot (Français et Société, n° 10).